

Extraits de la conférence donnée fin juin 1934
par André Dayez, docteur en médecine,
sur la catastrophe du Fief à Pâturages

Je n'ai aucune compétence particulière pour vous parler de la catastrophe de Pâturages. Je n'ai cependant pas voulu ne pas répondre à l'invitation qui m'a été faite par Monsieur le curé de Wihéries de venir vous en parler aujourd'hui. Je tenais à le remercier publiquement pour sa délicate idée qu'il a eu d'organiser cette séance au profit des victimes de la catastrophe de Pâturages et je tenais aussi à vous remercier Mesdames et Messieurs d'avoir si généreusement répondu à son appel. Votre générosité, vos oboles permettront d'apporter aux familles endeuillées le nécessaire pour vivre, un peu de bien être, un peu de superflu peut être et ce ne sera pas trop pour leur faire oublier, dissiper les heures tragiques vécues voici plus d'un mois déjà.

Mais j'ai voulu aussi en venant vous parler ce soir évoquer devant vous la conduite admirable des sauveteurs, de ces héros de la mine, de ceux qui sont tombés au champ d'honneur du devoir et de ceux aussi qui plus heureux ont pu revenir sains et saufs.

Ah ces hommes connaissaient parfaitement et mieux que tous les autres les dangers auxquels ils s'exposaient ! Ils n'ont cependant pas hésité un seul instant à voler au secours de leurs camarades victimes de leur travail. Des hommes comme ceux là, quelques soient leurs idées, quelque soit leur vie passée ont accompli tout simplement des gestes de héros, ils ont droit à notre admiration, ils ont droit à notre respect. [...]

Jours tragiques de mai 1934 ! Il faut les avoir vécus, avoir vu ces malheureuses victimes du grisou pour comprendre l'horreur de la catastrophe. Il faut avoir vu ces blessés les yeux hagards, le faciès halluciné, le cerveau catatonique, parlant avec une volubilité particulière, le regard des fous. Il faut avoir vu ces brûlés du grisou, la peau encrassée exceptionnellement de charbon qu'il était impossible de les laver, le corps brûlé, l'épiderme soulevé par endroit, pendant comme des voilettes à d'autres places, tellement c'était calciné, les cheveux roussis, il faut avoir vu les scènes de désolation chez ces malheureuses victimes, dans la salle de bains douches où les victimes étaient alignées quand les parents venaient essayer d'identifier soit leur enfant, leur frère, leur mari !

Il faut avoir vu tout cela pour comprendre toute l'horreur et toute l'étendue de la catastrophe.

[...]

C'est le 15 mai 1934 vers 9h50 que le grisou endeuilla deux fois de plus le Borinage. Le coup s'est produit au charbonnage au fief de Lambrechies à l'étage 821 mètres à la couche argileuse. [...]

Jusqu'à il y a quelques années, le charbonnage dépendait de la société métallurgique de Gorcy. Les réserves du charbonnage paraissaient épuisées, les conditions de travail étaient telles qu'on avait songé sérieusement à abandonner tout travail voici près de deux ans.

La découverte et la remise en exploitation de la couche argileuse avait permis au charbonnage de tenir malgré la crise dans des conditions honorables. Le charbonnage du fief a toujours été considéré comme une veine très grisouteuse et elle était rangée dans les fosses de troisième catégorie. Malgré cela, il n'y avait jamais eu d'accidents sévères à déplorer jusqu'en 1928 où un coup de grisou avait fait sept victimes. Le charbonnage a toujours été considéré comme un des mieux tenus du Borinage. Le délégué à l'inspection des mines avait ce jour-là fait sa tournée et n'avait rien remarqué d'anormal et pourtant [...] la terrible déflagration se produisit quelques heures après. Dans quelles circonstances, sous quelles causes, on ne le sait pas et on ne le saura sans doute jamais. On n'est réduit qu'aux hypothèses et jusqu'ici il n'a pas été possible de les confirmer.

Comme vous le savez, le grisou est un gaz combustible fourni d'un mélange de méthane et d'autres gaz. C'est un gaz léger qui tend toujours à gagner la partie supérieure des excavations mais se diffuse lentement. L'atmosphère devient asphyxiante quand il y a une proportion de 45% de grisou. Au contact de l'oxygène de l'air, le grisou brûle et émet en liberté de l'acide carbonique en développant une chaleur considérable. Des essais faits à « l'Institut national des mines » ont montré que pour recevoir l'inflammation du grisou, il faut un mélange renfermant 3 parties d'H pour 2 parties de méthane. Lorsqu'il y a peu de grisou dans l'atmosphère, celui-ci brûle localement en entraînant une flamme bleu pâle mais quand la proportion de grisou est entre 6% et 14%, il y a déflagration.

Au delà de ces chiffres, la combustion ne peut avoir lieu de proportion insuffisante d'O dans le mélange. Il faut cependant retenir cette notion que l'inflammation du grisou est fortement accrue par la compression. La température a également son influence. Plus la température est élevée et moins il faut de grisou pour que la déflagration se produise.

Lorsque le mélange brûle, la température est de l'ordre de 2000 °, la masse gazeuse tend à se dilater et produit un chaos d'air formidable qui bouleverse tout et provoque des débordements. Le grisou vient de la décomposition des matières d'origine végétale. On admet au point de vue géologique que les couches de charbon ont pour origine d'anciennes forêts... la formation de grisou est donc contemporaine du dépôt de la houille.

On rencontre d'ailleurs le grisou partout où il y a des matières végétales possibles. Quand le grisou ne trouve pas d'obstacles à son expansion, il se dégage dans l'air. Mais quand les matières végétales ont été recouvertes (devenu schiste), le dégagement est empêché. Le grisou se trouve dans les tas de houille ou dans les terrains encaissants. On peut dire que la teneur en grisou croît avec la profondeur et l'imperméabilité des terrains de recouvrement. On distingue des couches de 1, de 2 ou 3 catégories. Dans les couches de 1^{ère} catégorie, il n'y a pratiquement pas de grisou. Dans les couches de 2^e catégorie, le dégagement de grisou est habituel mais on trouve ½ à 1,5% dans l'atmosphère du retour d'air. Dans les couches de 3^e catégorie, il se produit des dégagements spontanés.

Le grisou peut se dégager d'une façon lente et progressive, un courant d'air dans ce cas finit par l'évacuer. Le grisou peut se dégager par soufflerie c'est-à-dire par des fissures qui servent d'exutoire au grisou emmagasiné dans la houille. La venue du grisou dans ces souffleries s'accompagne d'un certain sifflement. En promenant une lampe, on constate souvent des petites souffleries. Enfin le grisou peut se dégager spontanément, la violence du dégagement est souvent telle qu'elle bouleverse toute l'organisation de la mine. C'est ainsi que à l'Agrappe [Frameries, 17 avril 1879, étage 620 : 121 morts] le volume en grisou mis en liberté fut tellement considérable qu'il put reporter le courant d'air remonté par le puits jusqu'à la surface et venir s'allumer au poêle du mécanicien, pendant une demi-journée, le puits a brûlé comme un bec de gaz. On n'admet plus aujourd'hui que le grisou soit localisé dans des poches. On admet que le grisou se trouve dans le massif de houille sous une forte pression et ce en raison de la compacité du charbon. C'est à un dégagement instantané qu'est due la catastrophe de Pâturages. Il est vraisemblable que le dégagement brusque provoque un éboulement, l'éboulement augmente la compression atmosphérique a pu briser une lampe de mineur et provoquer ainsi la déflagration. C'est vers 7h50 que le mécanicien a remarqué un nuage de poussière formidable sorti du puits.

Immédiatement, la direction fut prévenue et avant que l'équipe de sauveteurs du Grand Trait n'arrive, l'ingénieur Blauwaert (?) avec Remy Roland conducteur des travaux se font descendre à 821 mètres pour se rendre compte de ce qui c'était passé.

Ils se trouvent en arrivant dans une véritable fournaise, ils pénètrent dans la galerie, de nombreux éboulements s'étaient produits. Ils voient des cadavres, ils entendent des blessés gémir...

[...]

Dans l'entretemps, les premiers blessés sont remontés. Les deux premiers sont fortement commotionnés, ont des brûlures très superficielles. La poussière de charbon imbibé les pores de leur peau. Ils sont criblés de petits cailloux que la violence de l'explosion a fait pénétrer dans leur chair. Ils arrivent à l'infirmerie et nous racontent qu'ils se trouvaient près de l'accrochage quand une

déflagration formidable se produisit. Cette déflagration, précisent-ils, a dû se donner en 2 ou 3 coups. Le coup fut tellement violent que nous fûmes projetés brutalement contre les parois de la veine.

Les ouvriers qui travaillaient à l'étage de 650 m ont entendu un coup formidable semblable, me dit l'un d'eux, à un poêle qui refoule. Un 3^e blessé arrive, il est dans un état d'excitation impressionnant, il porte des brûlures sur tout le corps et a une fracture de la jambe. Et à l'infirmerie nous espérons quand même. Entretemps les sauveteurs du Grand Trait sont arrivés munis de leurs masques et de leurs appareils de détection, ils descendent dans la mine et vont s'engager plus loin que Monsieur Blauwaert et Roland. Monsieur Allard, le directeur des travaux est là ainsi que le jeune ingénieur Van der Hamme. Notre besogne étant momentanément terminée à l'infirmerie, je vais vers le puits, je salue Monsieur Allard. La cage est là, il faut descendre. Monsieur Allard pousse du bras un sauveteur dans la cage mais de suite il le ramène à lui comme pour montrer l'exemple et s'engage le premier dans la cage. Je vois quelques instants Monsieur Roland. On a pu aller jusqu'au niveau de la taille, l'accident s'est produit me dit-il au fond de la 2^e vallée. La cage remonte, une civière, c'est le premier mort. [...] il est calciné, tout roussi. Il a cinquante ans mais il paraît imberbe et on lui en donnerait vingt. Les cils sont brûlés, les yeux sont ouverts et semblent encore refléter l'épouvantable drame, qu'avant de mourir, il a vécu pendant quelques secondes. Le bras est relevé devant la face comme pour esquiver un dernier geste de protection. Monsieur le doyen de Pâturages est là près de nous et il prie.

Quelques instants après, une civière : il vit encore dit un des brancardiers. C'est Florent Cuvelier de Wasmes, il sait dire son nom... il réclame à boire avec une insistance impressionnante, lui aussi est brûlé sur tout le corps mais les blessures quoique nombreuses sont superficielles. Le pouls est bon, le blessé se retape. On espère toujours.

On le transporte de suite à Warquignies. On attend... on attend... des heures : plus rien ne remonte. Les sauveteurs montent et redescendent. On descend des provisions, des toniques au cas où il faudrait soutenir les blessés. Les sauveteurs nous disent l'épouvantable situation et la vision tragique qui s'offrent à leurs yeux. Les cadavres sont sous les éboulements. Il faut procéder avec prudence car des nouveaux éboulements sont à craindre.

[...]

La nouvelle de la catastrophe s'est répandue dans le village, à la grille du charbonnage les familles des victimes attendent... On a perdu tout espoir de revoir des vivants à moins que derrière un éboulement quelques ouvriers auraient pu échapper.

Le jour commence à pointer et on attend encore des civières.

[...]

Les sauveteurs sont appréciés, ils doivent travailler dans une atmosphère pénible et fatigante. Des ouvriers sont arrivés pour aider au déblaiement. L'incendie continue au-delà des éboulements nous dit un sauveteur. On descend d'ailleurs de nombreux sacs de ciment pour étouffer le feu.

Le jour est là, le garde du charbonnage est allé prévenir les familles. Des cercueils arrivent, on ensevelit les morts. L'ambulance transporte dans leurs maisons les restes calcinés des malheureux ouvriers. Et la journée de mercredi c'est un défilé sans cesse croissant de parents, journalistes, de curieux qui viennent voir la fosse tragique, mais la consigne est sévère, on ne peut rentrer dans la cour.

Vers la fin de la matinée, 2 ministres et les personnalités de la Province étaient là.

Vers 15h30, son excellence Monseigneur Rasneur évêque de Tournai arrive. [...]

Il a voulu aussi apporter aux familles éprouvées l'hommage de sa paternelle bienveillance et de sa sollicitude.

On apprend que le Roi Léopold III va venir [...]

Un peu avant l'heure fixée, sa majesté arrive, il est reçu par les ministres et la direction du charbonnage. Il se fait expliquer les circonstances de la catastrophe et va saluer les victimes. Son visage reflète une émotion intense. On voit sa figure se crispier pour retenir ses larmes. Il se fait présenter les sauveteurs. J'entends encore le sauveteur lui dire combien le métier de mineur était dangereux et peu respecté et d'ailleurs le Roi promit au sauveteur toute sa bienveillance et son appui dans leurs revendications.

M. Lebacqz, directeur du corps des mines, explique au Roi sur le plan l'endroit où se trouvent les victimes ; je vois encore l'ingénieur Sottiau préciser les circonstances et le détail des travaux de sauvetage.

Et la journée de mercredi se passe ! On commence à se faire à l'idée de l'horrible catastrophe. Dans la matinée, les sauveteurs de Ressaix sont accourus pour aider les sauveteurs de Frameries épuisés par l'incroyable effort qu'ils viennent de fournir. Sans doute il faudra pas mal de temps pour dégager les 41 victimes. Mais les bonnes volontés ne manquent pas. Les ouvriers bénévoles se mettent au service des corps des mines pour accélérer les travaux de sauvetage. L'ingénieur Blauwaert et Remy Roland sont remontés vers 2 heures. Ils reviendront passer la nuit et remplacer Monsieur Allard qui depuis mardi matin est au fond de la mine. Les travaux de déblaiement continuent lentement, on avance, on espère remonter bientôt quelques cadavres. On travaille d'arrache-pied toute la nuit des ouvriers aident les sauveteurs. Le jeudi matin, Monsieur Allard redescend dans la mine, il est accompagné des ingénieurs Sottiau et Van Molle, et d'Arnould Michel chef porion de jour. Vers 10h15, une vive agitation se produit, on voit une fumée noire s'élever à nouveau au-dessus du puits. Le gendarme de service a senti le souffle chaud de la déflagration. C'est indescriptible, on vit à ce moment des instants affreux. La cage remonte, le sauveteur Maurice Bury, hébété, titubant est entouré, interrogé. Il raconte avoir senti brusquement un changement d'air, un souffle de feu lui passer sur le corps, il s'est précipité dans la cage...

Déjà des nouveaux sauveteurs, appareils respiratoires masques, s'apprêtaient à redescendre. Ils sont tous épuisés, mais n'hésitent pas à tenter un suprême effort pour sauver leurs camarades. La cage remonte avec deux blessés, deux sauveteurs de Ressaix, quelques minutes après la cage remonte de nouveau... Ils sont brûlés superficiellement mais ont tous une figure d'halluciné. Les civières ne suffisent plus, on en fabrique avec des montants de bois. Les blessés arrivent, encombrant l'infirmierie.

[...]

Vers 11h25 la cage remonte un premier cadavre [...].

Combien sont-ils encore là-bas dans le fond ? On ne sait pas mais on sait que l'ingénieur Allard et que les ingénieurs Sottiau et Van Molle sont parmi les victimes !

On attend l'équipe des sauveteurs de Marcinelle, celle de Frameries et de Ressaix sur pied depuis 48 heures sont à bout. Une heure encore de paix et puis tout à coup à l'étonnement de tous, la sonnerie retentit. C'est un appel qui ne ressemble en rien aux signes conventionnels. On se regarde... mais c'est qu'ils sont vivants alors s'écrie-t-on. Le mécanicien demande qui a sonné... ? L'apparition merveilleuse de Léon Cornet redonne de l'espoir. Des sauveteurs bénévoles se présentent pour aller voir ce qui se passe là-bas au fond.

Le jeune ingénieur Dupont attaché aux charbonnages belges se présente et accepte de descendre. Les ingénieurs du corps des mines lui disent qu'il expose sa vie. Il en fait d'avance le sacrifice et appelant Monsieur le vicaire Bougrard qui se trouvait aux abords du puits, il s'écarte avec lui et fait sa confession générale. Le vicaire ému ne peut retenir ses larmes. Fort de l'absolution qui vient de lui être donnée, il fait un grand signe de croix et plonge dans le puits. Castiaux le chef d'équipe des sauveteurs de Frameries l'accompagne et de là ils parcourent les galeries. Ils ont peine à s'orienter tant l'architecture du fond est bouleversée. [...]

Un quart d'heure après ils remontent atterrés de ce qu'ils viennent de voir! L'atmosphère est presque irrespirable disent-ils, il y a de la fumée.

L'équipe des sauveteurs de Marcinelle est arrivée. Vers 2h12, les premiers sauveteurs descendent. Castiaux de Frameries et l'ingénieur Dupont redescendent à nouveau pour les guider. Monsieur Carnoy ingénieur divisionnaire aux charbonnages belges descend avec toute la troupe pour diriger les travaux de sauvetage.

Un quart d'heure passe, 2h1/2, 3 h, 3h1/2 chacun consulte sa montre, l'attente est épouvantable. La cage à molettes ne tourne pas, la cloche reste silencieuse, l'angoisse lourde comme du plomb s'abat sur nous.

Enfin vers 4h1/2, la sonnerie tinte 3 fois et la cage remonte. Les sauveteurs étaient donc saufs. Ils racontent qu'ils ont exploré jusqu'au fond de la première vallée mais que leur travail de sauvetage est devenu de plus en plus difficile par la fumée, la poussière, l'atmosphère. Les autres groupes de sauveteurs remontent avec l'ingénieur Carnoy, on entend parmi les éboulis des grondements sinistres. La fumée va en s'épaississant, le feu ne fait qu'augmenter. Il suffirait d'un rien pour qu'une nouvelle explosion se produise. Peut-on risquer de faire encore de nouvelles victimes? D'autant plus qu'on a maintenant la certitude que pas un des sauveteurs du matin n'est encore vivant...

[...]

Remy Roland, le conducteur des travaux qui était remonté ¼ d'heure avant l'explosion, et qui avait parlé longuement aux ingénieurs avant de remonter, arrive. Il veut voir une dernière fois Messieurs Sottiau et Van Molle. On l'entoure, on le congatule, on le félicite d'avoir échappé au danger! Et dans un geste ultime et pathétique intense Remy Roland tire son scapulaire auquel est lacé une statuette de la vierge et très haut s'écrie : voilà celle qui m'a protégée, voilà celle à qui je me suis toujours recommandé et avec elle je n'ai peur nulle part... Tout le monde avait les yeux pleins de larmes tant l'émotion était grande.

[...]

Après le départ du Roi, la direction du charbonnage avec les ingénieurs du corps des mines décident d'abandonner tous travaux de sauvetage. On décide de noyer la mine car l'incendie continue.

[...]

Les funérailles officielles et grandioses furent faites en l'église Saint Michel à Pâturages en présence du délégué du Roi, de Monseigneur Rasneur Evêque de Tournai. La nation toute entière, grâce à la radiodiffusion de la cérémonie a pu suivre religieusement l'office et participer au drame épouvantable que je viens de vous conter se déroulait devant les yeux de tous. Après l'évangile, il y eut quelques moments de recueillement intense pendant lesquelles Monsieur le Doyen se tournant vers l'assistance lentement fit l'appel des morts! 57 morts, des cinquantaines de victimes. Cinquante-sept noms de morts tombés au poste du devoir.

On ne redira jamais assez Mesdames et Messieurs, l'héroïsme dont ont fait preuve tous les sauveteurs. Il faut les avoir vu remonter, exténués de la fosse, se reposer quelques heures et redescendre encore malgré la fatigue, malgré le danger.

En terminant, je veux m'associer aux chorales du Borinage qui aujourd'hui chantent au cirque Royal de Bruxelles au profit des familles sinistrées. Elles chantent « Germinal » dans une musique éloquentement expressive qui retrace la vie, les angoisses du mineur mais en exalte aussi la grandeur et la sublimité de sa tâche.